La tour de Trafalgar

Georges Boucher de Boucherville

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

La tour de Trafalgar

Georges Boucher de Boucherville

La tour de Trafalgar

Un texte du domaine public.
Une édition libre.

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur Bibebook.com de lire un livre de qualité :
Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.
Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture, qui a comme objectif : la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.

Aidez nous :

Erreurs :

Télécharger cet ebook :

Crédits :

Sources :

- Bibliothèque Électronique du Québec

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture

Fontes :

- David Rakowski's
- Manfred Klein
- Philipp H. Poll

suivi de

Louise Chawinikisique

Georges Boucher de Boucherville a été avocat et il s'est intéressé à la politique. Membre des Fils de la Liberté, il s'est trouvé mêlé aux troubles de 1837. Ce qui l'obligera à s'exiler à la Nouvelle-Orléans. C'est pendant ce séjour qu'il entamera l'écriture de son roman le plus connu, Une de perdue, deux de trouvées, qu'il reprendra beaucoup plus tard. Le livre paraîtra alors qu'il a 50 ans. Certains voient dans ce roman le meilleur roman canadien-français du 19e siècle. À la fin de sa vie, il fait paraître un second roman sous le titre de Nicolas Perrot ou les Coureurs de bois sous la domination française. Il avait cependant aussi publié deux nouvelles, dont l'une, Louise Chawinikisique, avait remporté un premier prix lors d'un concours organisé à Montréal.

q

Chapitre 1 La tour de Trafalfar

Etes-vous jamais allé jusqu'au Fort des Prêtres à la montagne ? Vous êtes-vous enfoncé quelquefois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges ? Et si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pittoresques, les vallées qui s'étendent jeunes et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au-dessus de vos têtes ; vous n'êtes pas sans avoir vu comme une tache blanchâtre qui apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la montagne. Eh bien, cette tache qui de loin vous semble comme un point, c'est une petite tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

q

Chapitre 2 L'orage.

C'était, il y a quelques dizaines d'années, par un beau jour du mois de juin, le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécrable Béliste 1. La terre était couverte de mille fleurs nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux qui se répétait mélo-

dieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. Le zéphyr doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfui rapide, d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient le soleil, qui déjà rasait la cime des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent, et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui grondait sourd dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient larges sur les feuilles des arbres ; et moi, j'étais là, seul, isolé, au milieu de la montagne, sans guide ni sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisissais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile, j'écoutais avec anxiété le moindre bruit, mais je n'entendais que le cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son fêlé vibra, en ce moment, doux à mes oreilles. Je me précipitai, le cœur serré, vers l'endroit d'où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement la marche d'un homme ; j'allais être sauvé. Mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement, quand je reconnus que ce n'était que l'écho de

mes pas qui avait causé mon illusion : et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air qui, s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette fêlée.

q

Chapitre 3 La tourelle.

J'errais ainsi ça et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. À chaque rafale de vent, je croyais le voir s'abîmer sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi cruelle position, qu'un éclair vint reluire immense et montra à découvert une espèce de petite tour qui n'était qu'à quelques dizaines de pas de moi, mais que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans cette tour qui se trouvait là si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les chassis brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi-pourris formaient tout le plancher qu'il y avait. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture avec une horrible furie ; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture, par où elle se précipitait écumante dans la tour. Épuisé de fatigue et de faim, je ne pus

résister au sommeil qui s'emparait de mes sens malgré moi ; et je succombai plutôt à l'excès de mon abattement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapissai le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelques minutes que j'avais fermé l'œil, quand je sentis comme quelque chose de froid qui me passa sur le visage, comme une main qui se glissait sur mon corps… je frémis, un frisson mortel me circula par tous les membres, mes cheveux se dressaient raides sur ma tête. J'étais comme asphyxié, je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil… Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment, je ne saurais le dire… Était-ce quelqu'esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour m'effrayer ? je ne le crois pas. Était-ce une main, une véritable main d'homme qui m'avait touché ? ça se peut. Était-ce un reptile qui m'avait glissé sur le corps ? ça se peut aussi. Était-ce un effet de mon imagination trouble et affaiblie ? ça se peut encore. Toujours est-il certain, que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie ! Si vous avez jamais éprouvé les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable ; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embraser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière, furent frappés soudain de la vue du sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment !… Une personne peut-être avait été assassinée là, en cet endroit, où je me trouvais moi, seul, au milieu de la

nuit !... Peut-être était-ce quelqu'assassin qui tantôt avait passé la main sur moi ; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense !... mais mon chien était là, à mes côtés, reposant tranquille ; et si c'eut été quelqu'être malfaisant, l'eut-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence ?... Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je crus m'apercevoir que les nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore, mais rares. Le tonnerre s'éloignait, mais toujours en rugissant, comme un lion qui se retire de la scène de carnage où il a exercé sa fureur, plus parce qu'il n'y a plus rien qui lui résiste que parce qu'il est obligé de céder à un plus fort.

q

Chapitre 4 La rencontre.

Aussitôt que je vis que la pluie avait entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant comme s'il y eût eu là quelque chose qui me faisait horreur. Et en effet, j'y avais vu du sang... une main... Je marchais d'un pas véloce, sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre que j'avais détachée sous mes pieds, et dont les bonds saccadés se répétaient sur les roches au-dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. À chaque instant je tournais la tête, croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier, qui allait m'atteindre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir... Je m'efforçais, mais en vain,

de chasser cette idée de mon esprit ; c'était quelque chose qui me poursuivait partout, et me pressait, comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois : tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la montagne. Je cherchais avec avidité quelque hutte, quelque cabane, où je pus trouver quelqu'un qui me donnerait l'hospitalité, qui me fournirait un lit pour me reposer, ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étreignait de ses pointes aiguës. Mes regards se plongeaient inquiets dans les longues avenues qui s'étendaient obscures devant moi ; et rien ne frappait ma vue et je mourais de faim, et cette main… et ce sang… Et il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir fait du bruit dans les environs. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée, quand je crus voir au loin, derrière un taillis, comme un objet bleuâtre qui se détachait sur le fond blanc d'un roc aride. Je me hâte, imaginez ma joie, j'arrive, c'est une cabane !… Mais ma surprise fut cruelle quand je vis un homme au regard farouche, à la taille haute, aux épaules larges et dont les muscles se dessinaient avec force, qui me dit avec aigreur qu'il n'avait rien pour moi, et que sa maison ne pouvait servir d'abri à qui que ce fût. J'eus peur de cet homme. Il était assis sur un tronc d'arbre, et affilait sur une vaste pierre, une hache qui paraissait avoir été rougie par du sang ; il la cacha, avec un singulier geste de mécontentement, sous une branche qui était à ses pieds.

— Si vous ne pouvez me donner un morceau de pain, lui dis-je, dirigez-moi du moins vers la plus prochaine habitation ; je me suis égaré, et j'ai passé la nuit dans la montagne.

— Vous, vous avez couché dans la montagne, au milieu du bois ? fit-il, avec un sourire forcé.

— Oui, et je suis bien épuisé, et je n'ai pu reposer, l'orage et puis…

— Et puis, où avez-vous couché par un temps pareil ?

— Je me suis mis à couvert dans une espèce de petite tour ; mais je promets bien de n'y plus passer une autre nuit ; du sang… une main…

— Comment, dit-il en contractant ses lèvres avec une espèce de frémissement qu'il s'efforçait de cacher, vous y avez vu une main ? Et était-ce une main d'homme ? En êtes-vous certain ? Avez-vous vu quelqu'un ? avez-vous entendu marcher hors de la tour ?

— Non, je n'ai rien vu, rien entendu ; seulement il m'a semblé que ce devait être une main. Mais ce pouvait bien être un effet de la peur qui influait furieusement sur mon moral, dans une si étrange position de mon physique.

Ma réponse parut lui faire plaisir.

— Vous êtes jeune, et sans doute la crainte, l'imagination des revenants…

Et il s'arrêta, comme pour voir si dans mes traits, ma contenance, il ne découvrirait pas quelles étaient mes pensées.

— N'avez-vous pas entendu, continua-t-il comme un bruit sourd qui sortait de la cave, une espèce de frémissement ? Du sang était-il encore là ? En avez-vous vu, dites-moi, du sang, en avez-vous vu ?

Et l'expression de son visage, en appuyant sur ces derniers mots, avait quelque chose de si atroce, que je reculai d'un pas.

— Oui, sur le mur, sur le panneau, quelques gouttes, mais rares, mais effacées par le temps…

— Et savez-vous quelle est la cause de ce sang que vous avez vu ? Connaissez-vous quelques particularités sur le crime qui a été commis là, à la petite tour ? Qu'en dit-on à la ville ? Qui soupçonne-t-on de ce forfait ?

Et comme je lui assurai que je n'en savais rien.

— Je vous crois un gentilhomme, dit-il, puis-je compter sur votre parole ?

Je lui jurai sur mon honneur de ne rien dire de ce qu'il lui plairait de me raconter.

— Puisque vous me promettez de tenir le secret, je vais vous dévoiler un crime horrible, affreux, atroce, tel que la barbarie en présente rarement dans les pages ensanglantées de l'histoire. Mais avant tout encore une fois, jurez de n'en jamais rien dire.

Et il courut à sa cabane, et en rapporta quelques feuilles de papier sales et noires, et il lut :

q

Chapitre 5 La jalousie.

C'était le quatre de mars, tout juste dix-neuf mois après la mort de son père et sa mère.

Le timbre du cadran venait de sonner six heures et demie. Les prières de la neuvaine étaient finies depuis longtemps ; les longues files des fidèles avaient circulé avec lenteur, et s'étaient écoulées silencieuses dans les rues. Léocadie seule était restée dans le temps du Seigneur. Elle s'était humiliée aux pieds du prêtre pour lui faire l'aveu de ses fautes. Dans ce moment un jeune homme, grand, bien fait, de vingt-cinq ans environ, entra dans l'église. C'était d'ordinaire l'heure à laquelle il s'y rendait, non pas tant pour prier Dieu que pour jouir du spectacle, vraiment grand, que présente un édifice immense qui se voile des ombres de la nuit. Une lampe brûlait immobile au milieu du chœur, et sa lumière vacillante se reflétait pâle sur l'autel. Le silence de mort religieusement solennel qui régnait alors, l'ombre des piliers qui se dessinait sur le fond grisâtre des murs, et qui s'évanouissait comme des fantômes dans les voûtes ; tout, jusqu'à l'écho même de ses pas, avait pour lui un charme, un attrait indéfinissable. C'est là, au milieu des objets qui partout vous présente l'image d'un Dieu, où votre âme enveloppée d'une essence divine s'élève à la hauteur de son être, et contemple dans son vrai jour les œuvres du créateur ; c'est là que lui, il aimait à rêver à l'amour et à ses brillantes illusions. Longtemps il était resté plongé dans une méditation profonde, quand il en fut tiré par l'apparition de quelque chose qui se mouvait dans le haut de l'église ; et un instant après, il aperçut comme un objet blanc qui s'enfonça et disparut derrière l'autel. Il s'avança doucement et distingua une jeune fille à genoux sur le marchepied de l'autel. C'était Léocadie. Elle était revêtue d'une longue robe de lin, un ruban de couleur de rose dessinait sa taille svelte et légère. Oh ! quelle était belle en cet état ! On l'eut prise pour un de ces êtres célestes, une de ces créatures immortelles, telle que l'eût forgée l'imagination

des poètes. Sa tête aux longs cheveux d'ébène, pieusement inclinée vers le tabernacle, annonçait que sa prière était finie. Elle se leva majestueuse, et d'un pas léger traversa la nef et sortit. Le lendemain, il la revit simple et modeste au milieu de ses compagnes ; et il conçut pour elle un amour fort et violent comme la passion qui l'avait fait naître.

Dix-sept ans, une figure douce et spirituelle, des manières agréables, une assez jolie fortune, avait fait de Léocadie la personne la plus intéressante et le meilleur parti de la Côte des Neiges, où elle demeurait avec sa vieille tante. Oh ! Léocadie, pourquoi l'as-tu connu ce jeune homme ?... Tous les jours il se rendait chez la tante de Léocadie, et de plus en plus il attisait dans son sein ce feu dévorant, qui, comme un volcan embrasé, devait un jour éclater terrible pour eux deux.

Il y avait déjà près de trois mois que l'étranger fréquentait Léocadie, il lui avait fait un aveu de sa flamme, de la passion qu'il ressentait pour elle. Et Léocadie était trop bonne et trop sensible ; elle savait qu'elle lui ferait de la peine en lui disant de ne plus revenir ; et elle n'osait lui dire « qu'elle ne pourrait jamais l'aimer ; que son cœur à elle, ne lui appartenait plus, qu'il était pour un autre. »... Ah ! que ne l'a-t-elle dit dès les premiers jours ; que ne l'a-t-elle renvoyé aussitôt qu'elle l'eut connu : et qu'elle eût épargné de pleurs et de remords !... Avec son amour, une jalousie avait germé épouvantable dans le cœur de l'étranger. Il ne pouvait souffrir que quelqu'un parlât à Léocadie. Sans cesse obsédée de ses importunités, elle déclara un soir à sa tante qu'elle ne voulait plus le voir, et la pria de le lui dire. Oh ! comme il en avait coûté à son cœur de faire cette réception à l'étranger. Si elle

n'eût consulté qu'elle seule, peut-être ne l'eût-elle pas fait. Mais son devoir l'y obligeait ; c'est à ce devoir qu'elle obéit.

Dès que l'étranger eût appris de la tante de Léocadie que c'en était fait de ses espérances, qu'il ne la reverrait plus jamais ; dès ce moment il jura dans son cœur, dans son cœur d'enfer, de se venger de celle qu'il avait tant aimée, mais qu'en ce moment il sacrifiait à sa fureur et à sa jalousie. Il avait juré de tirer une vengeance épouvantable, et il ne songea plus dès lors qu'à préparer les moyens de consommer son abominable dessein. Et Léocadie, toujours innocente, toujours calme au milieu de l'orage qui se formait sur sa tête, ne pouvait pas même s'imaginer qu'on pût lui vouloir le moindre mal : tant la haine et la vengeance étaient une chose étrangère à son âme.

En partant l'étranger avait voulu voir Léocadie, et il lui avait dit avec un air de froide ironie :

— Regarde le soleil, comme il est rouge ; il est rouge comme du feu, comme du sang, oui, comme du sang qui doit couler.

Et il l'avait quittée brusquement.

q

Chapitre 6 La vengeance.

Cependant celui qu'elle aimait, celui que son cœur avait choisi parmi tous les autres, s'était approché de Léocadie. Et lui aussi, il lui avait déclaré son amour ; et il était payé du plus tendre retour. Depuis deux lunes ils s'étaient confié leur tendresse mutuelle, et

les nœuds sacrés de l'hymen devaient bientôt les unir de liens indissolubles. Deux lunes s'étaient écoulées paisibles, sans qu'ils eussent entendu parler de l'étranger, qui pourtant ne cessait de veiller avec des yeux de vautour sur le moment de saisir sa proie.

Par un beau dimanche, après la messe, Léocadie et son amant partirent ensemble pour aller se promener à la montagne, et jouir du frais sous les arbres au feuillage touffu. Ils cheminaient pensifs. Léocadie s'appuyait languissamment sur le bras de Joseph, (c'était le nom de celui qu'elle aimait) ; et tous les deux, les yeux attachés l'un sur l'autre, ils gardaient un silence profond, mais qui en disait plus que les discours les plus passionnés ; tant le langage du cœur a d'expression pour deux âmes pures qui sympathisent et s'entendent. Oh ! comme le cœur de Léocadie battait rapide sous le bras de Joseph qui la soutenait avec délices, avec transport. Oh ! comme il était heureux, Joseph, quand Léocadie lui disait avec sa charmante expression de naïveté : « Ah ! si tu savais comme je t'aime. » Et cependant les heures fuyaient nombreuses, et ils n'étaient encore arrivés qu'au pied de la montagne. Ils mesuraient leurs pas sur le plaisir et le bonheur de marcher ensemble. C'est ainsi qu'ils se rendirent jusqu'à la petite tour ; et quand ils y arrivèrent Léocadie était fatiguée. Elle voulut s'asseoir sur la verte pelouse, à l'ombre d'un tilleul dont les rameaux s'étendaient nombreux, et formaient comme un réseau qui arrêtait les rayons du soleil. La tiédeur de l'atmosphère tout en énervant les membres, répandait dans les sens cette molle langueur, ce je ne sais quoi, qui coule avec le sang dans les veines, et donne à tout notre être cette volupté délicieuse, qui amollit le corps et dilate l'âme, alors qu'elle nous plaît et nous embrase. Joseph, penché sur le sein de sa fiancée, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léocadie, elle, elle était préoccupée. Ses deux

grands yeux erraient distraits autour d'elle. Au moindre bruit elle tressaillait. La chute d'une branche, le friselis d'une feuille, lui causait une émotion pénible, dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Évidemment il y avait quelque chose qui l'inquiétait ; et Joseph ne savait qu'en penser ; son cœur à lui, bon et sensible, souffrait de la voir en cet état.

— Oh ! ma Léocadie, lui disait-il, en lui serrant la main, qu'as-tu ? dis-moi ce qui cause ton agitation. Craindrais-tu quelque chose avec moi, avec ton Joseph qui est là, à tes côtés, qui veille sur sa bien-aimée ?

— Mais je n'ai rien moi ; je ne vois pas où tu prends que je suis agitée.

Et tout en assurant qu'elle était tranquille, elle jetait tremblante la vue de tous côtés.

— Ah ! Léocadie, je vois bien que quelque chose t'occupe, mais tu veux me le cacher ; tu crains de me le dire, je croyais que tu m'aimais plus que cela.

— Eh bien ! regarde, dit-elle, regarde le soleil ; vois-tu comme il est couvert d'une teinte rougeâtre ; c'est ça qui m'inquiète. Je n'aime pas à voir le soleil rouge, il me fait peur.

— Ah ! folle, laisse cette idée ; c'est un enfantillage ; voyons, ne t'en occupe plus.

Et Léocadie, comme si elle eût eu honte de sa peur, s'était caché le visage dans ses deux mains. En ce moment ils entendirent derrière la tour comme des pas d'homme, dont le son vibra affreusement sur chacune des cordes de son âme. Joseph n'y fit point attention ; et Léocadie sembla ne pas le remarquer, pour ne

lui causer aucune inquiétude. Cependant, comme s'il y eût quelque chose qui agissait là, dans son âme, dans son âme prévoyante de quelque malheur, elle se retourna vers Joseph.

— Viens, lui dit-elle, je veux partir d'ici, je ne suis pas à mon aise. Ah ! viens-t-en. – Et elle voulait l'entraîner avec elle.

— Avant de partir, entrons du moins un instant dans la tour, avait répondu Joseph.

Comme ils mettaient le pied sur le seuil de la porte, un nuage passa rouge sur le disque du soleil ; et une ombre, une ombre de mort se répandit sur le visage de Joseph. À cette vue, Léocadie tressaillit, et une larme roula brillante sur sa joue. Joseph l'essuya, sourit et se penchant sur le front de Léocadie il lui donna un baiser. Au même instant, et comme si ce baiser eut été le signal que le monstre attendait pour exécuter son crime, il se précipite, rapide comme la foudre, sur ses deux victimes. Léocadie a reconnu l'étranger. Un couteau brille à sa main. Elle se rappelle le soleil de sang, jette un cri, pâlit, et tombe sans connaissance et sans vie aux pieds de son assassin qui l'a frappée au cœur. Joseph s'est élancé sur lui. Il est sans arme, mais il veut venger Léocadie, ou bien expirer avec elle, avec elle qu'il aimait plus que sa vie. Une lutte s'engage violente, l'étranger enlève Joseph dans ses bras nerveux, et le terrasse sous lui. Un genou sur sa poitrine, il le saisit à la gorge. Le malheureux fit de vains efforts pour se débarrasser des serres de fer qui l'étranglaient. Ses yeux roulaient convulsivement dans leur orbite, ses nerfs se raidissaient et tous ses membres se tordaient affreusement. L'assassin ne lâcha prise qu'après que le râle creux de la mort l'eût assuré que sa vengeance était satisfaite.....

q

Chapitre 7 Le loquet.

Ayant fini sa lecture, il ploya avec soin ces feuilles à demi-déchirées, et les enferma dans une boîte, d'où il tira une espèce de petit loquet. – Approchez, me dit-il ; voici des cheveux de Léocadie. Elle portait ceci à son cou ; et ce que vous voyez au revers est de la propre main de Joseph.

On lisait cet acrostiche, au bas d'une miniature de Léocadie : –

Le Dieu qu'à cythère on adore

En tes yeux fixa son séjour ;

Ornés de cils, mouillés encore,

C'est là que repose l'amour.

Ah ! qui peut égaler les charmes

De ces yeux qu'amour embellit,

Iris devant eux rend les armes

Et va cacher de dépit.

— Eh bien, me dit-il ensuite avec un air calme et un ton solennel, vous avez entendu : Rappelez-vous de votre promesse !

. . . . . .

.

Je m'éloignai rapidement de cet individu.

q

Louise Chawinikisique

Tout ce qui sort de la main des hommes porte l'empreinte de leur fragilité et le caractère de leur faiblesse. Les monuments qui attestent le plus leur grandeur sont marqués du fléau de la destruction, et doivent, comme ce qu'ils reproduisent, tomber sous la dent corrosive des siècles, et s'ensevelir dans la nuit des temps. Combien de riches cités qui maintenant ne sont plus ? Combien de peuples puissants et belliqueux dont il ne nous reste plus que de faibles souvenirs, et dont en vain nous voudrions rechercher les vestiges ? Sans aller chercher, dans ces contrées lointaines, de ces grands exemples qui attestent la faiblesse de notre nature et la destructibilité de nos œuvres, jetons un instant les yeux autour de nous. Dites-moi : quelles sont ces vastes cités que l'on a découvertes dernièrement, l'une dans le Mexique, l'autre dans le Brésil ? Après des siècles, elles semblent sortir du fond des déserts, le front couvert de mousse et de la poudre des tombeaux. On ne saurait contester l'existence de ces villes ; leurs ruines sont encore là. L'œil y voit de tous côtés des édifices immenses renversés, des portiques à moitié démolis, luttant encore contre la destruction qui frappe à grands coups sur leurs bases ébranlées. Comment ces villes ont-elles été abandonnées ? Comment ont-elles été détruites ? Et, ce qui est plus surprenant encore, comment se fait-il que nous n'en sachions rien ? Tout cela doit être attribué à la nature de l'homme ; souvent il ne songe pas à ce

qui se passe sous ses yeux, loin de les reporter sur ces temps reculés. L'histoire des révolutions des peuples, la décadence et la ruine des grands empires qui ont fait gémir les nations sous le poids de leurs débris, et rempli le monde du bruit de leur chute, souvent ne présentent, à l'homme insouciant, qu'un faible intérêt qui se perd et s'abîme dans la vague de ses pensées ! Et si la tradition ne s'emparait des événements pour les transmettre à la postérité, les actions les plus éclatantes tomberaient dans l'oubli, et l'on n'y songerait pas plus que si elles n'eussent jamais été faites.

C'est ce défaut de traditions qui jette tant d'obscurité sur ces peuples qui, tout nouveaux apparus sur la scène du monde, ne semblent nés que d'hier. Le Canada, ce noble et beau pays que je me glorifie d'avoir pour terre natale, dont l'histoire fournit un champ si vaste et si fertile à exploiter, dans quelles ténèbres ne sont point ensevelis les actes de ses premiers habitants ? Et si parfois un écrivain isolé en a recueilli quelques faits, pour les consigner dans les pages de l'histoire, on voit surgir du fond des forêts des hommes dont les actions brillent comme des météores, au milieu des ténèbres dont ils sont enveloppés. Mais combien de faits mémorables ne sont jamais parvenus jusqu'à nous ; et combien nous sont parvenus qui sont retombés dans l'oubli, et dont maintenant nous n'avons pas le moindre souvenir.

Peut-être la terre que je foule maintenant sous mes pieds a-t-elle été le théâtre de quelque grand exploit ? Peut-être est-ce la cendre d'un héros ? Et le Canada en a fourni plus d'un. Peut-être encore cette poussière recouvre-t-elle les restes de quelque infortuné qui, pour sauver les jours de son semblable, aurait succombé victime de son dévouement ? Qui sait ?

J'étais bien loin, quand j'écrivis l'épisode suivant, de faire ces réflexions, que m'en inspire aujourd'hui la simple lecture. C'est qu'alors, je ne voyais les choses qu'à travers un prisme dont les couleurs se reflétaient sur les objets qui fascinaient mes sens. Et de même que mon imagination ardente se forgeait mille chimères pour l'avenir, de même aussi j'emportais, dans le tourbillon de mes pensées, ce qui aurait dû en modérer les saillies impétueuses. Maintenant que les rides sillonnent mon visage, et que je sens les glaces de la mort courir dans mes veines, ce n'est plus avec un œil de vingt ans que je vois le tableau des actions humaines se dérouler grand et sublime devant moi. Ce qui, aux jours de mes plaisirs, passait rapide et brillant à mes yeux est maintenant pour moi un sujet de sérieuses réflexions. Les choses aujourd'hui m'apparaissent sous leur vrai point de vue ; et les charmes illusoires, que leur prêtait le jeune âge, ont disparu devant la calme et pénétrante expérience de la vieillesse.

Ce m'est un plaisir bien grand de relire quelquefois les mémoires de ma jeunesse ; et de reporter ainsi, sur ces temps passés dans l'ivresse du bonheur, un œil qui déjà a pénétré dans l'horreur de la tombe ! Et lorsque, l'autre jour, je consentis à publier ce passage de mes tablettes, je cédai peut-être plus au désir de vous parler de mes jours de jeune homme qu'à la prière d'un ami. J'étais bien aise aussi, par ce trait pris au hasard parmi les cent et un épisodes qui composent la chronique des peuples du Canada, de donner une idée des mœurs de ses premiers habitants, que l'on avait peints si farouches et d'un caractère si barbare.

Extraits de mes tablettes

q

Chapitre 1 La pierre de Louise

Si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages : Les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, ce n'est que les rendre à leur empire.
… Par une de ces nuits de la canicule dont la chaleur pèse également et sur les sens et sur l'âme, je m'étais rendu sur le Coteau-de-Sable 1, pour respirer le grand air. C'était un peu avant l'aurore. Le zéphyr agitait les feuilles des arbres d'un léger frémissement, le voile de la nuit était encore étendu sur toute la nature ; mais l'air devenu plus frais, le doux parfum des fleurs, qui s'exhalait de leurs pétales à demi fermés, enivraient mes sens d'une délicieuse volupté. J'aspirais avec délices les suaves émanations des rosiers sauvages, et jamais je ne respirai d'air aussi pur que cette brise parfumée du coteau du Lac des Deux-Montagnes. Bientôt les étoiles, qui scintillaient dans le firmament, commencèrent à pâlir à l'Orient. Les oiseaux voltigeaient sous la feuillée, et semblaient de leur faible gazouillis saluer le lever du soleil. Un instant encore et l'horizon présentait le spectacle le plus enchanteur. D'un côté des groupes de montagnes dont les formes bizarres se dessinaient sur le fond doré d'un ciel étincelant de gerbes de lumière, que lançait au-devant de lui l'astre du jour. Au couchant, la nuit conservait encore son empire ; et les étoiles semblaient à ce point ranimer tout leur éclat, comme pour s'opposer au lever de l'aurore. Je contemplais ainsi, bercé dans ce doux ravissement, le lever du soleil, quand je fus frappé de l'apparition de quelque chose qui se mouvait à ma droite.

Un homme, il pouvait avoir 74 ans, les reins ceints d'une ceinture de cuir, et les épaules couvertes d'une peau de buffle marchait à grands pas, près de la lisière du bois, paraissant profondé-

ment affecté. De temps en temps, il s'arrêtait devant une pierre, une espèce de borne informe, qui paraissait avoir été jetée là, comme par hasard. Dans le moment, il ne me vint pas même à l'idée que ce pouvait être cette pierre qui fixait son attention ; tant il me semblait qu'elle devait exciter peu d'intérêt. C'est que, voyez-vous, j'ignorais moi aussi qu'elle rappelât un dévouement sublime. Souvent je m'y étais assis, mais ce fut toujours avec la plus parfaite insouciance, sans même l'avoir choisie plutôt qu'une autre. Et vous-même, si vous avez été quelquefois vous promener au calvaire du Lac des Deux-Montagnes, vous devez l'avoir vue cette même pierre. Peut-être vous a-t-elle servi de siège ? Mais ce dont je suis certain, c'est qu'à coup sûr vous n'avez jamais songé qu'elle rappelât un acte d'héroïsme. Elle se trouvait tout juste à l'entrée du petit chemin de pied qui conduit aux chapelles des stations. Ainsi elle nuisait réellement plus qu'elle n'était utile, même pour les promeneurs. Et si je ne fis jamais la réflexion qu'on aurait bien pu l'ôter de là, c'est qu'il me semblait qu'elle ne méritait pas que je lui donnasse même une pensée, si petite qu'elle fût. Mais maintenant que j'en connais l'histoire ; maintenant que je sais quelle espèce de souvenir elle retrace, oh ! je ne passe plus auprès d'elle avec la même indifférence. C'est pour moi un monument sacré que je regarde avec le plus profond respect. – Voici comment j'appris cette histoire que je vais essayer de vous raconter.

L'homme à la peau de buffle, qui avait fixé mon attention, continua pendant quelque temps à marcher avec la même vitesse, puis, s'arrêtant tout court devant cette pierre, il se prit à la considérer avec une expression singulièrement scrutative. On eût dit qu'elle lui rappelait un souvenir confus, qu'il cherchait à pénétrer. Et alors moi, moitié par curiosité, moitié par intérêt, je

m'avançai vers lui, et lui demandai si je pouvais lui être de quelque service. – Hélas ! me répondit-il, non. Ce qui fait le sujet de ma tristesse n'est point de ce monde et si, dans ce lieu-ci, je viens quelquefois verser une larme sur le souvenir de deux infortunés, c'est que j'y trouve une consolation à rendre cette espèce de tribut à l'héroïsme de la vertu.

L'air noble de ce vieillard en cheveux blancs, son teint basané, la mâle expression de sa physionomie et son large front sillonné de deux énormes cicatrices annonçaient assez un de ces fiers enfants des forêts qui, dans les jeux sanglants de leurs nations, devaient avoir scalpé plus d'un crâne, et enlevé plus d'une chevelure. C'était le vrai type iroquois. Quelque chose dans sa figure, je ne sais quoi, m'inspirait un peu de frayeur ; mais il y avait en même temps dans ces traits je ne sais quelle expression de tristesse qui intéressait en sa faveur. Il paraissait si profondément affecté, que je ne pus m'empêcher d'être sensible à sa douleur, quoique j'en ignorasse la cause. S'étant aperçu de l'intérêt que je lui portais, il m'en témoigna sa reconnaissance ; et il me sut gré aussi de la demande que je lui fis de me raconter la cause de sa tristesse. C'est que, voyez-vous, une âme sensible aime à s'épancher dans le sein de quelqu'un qu'elle croit capable de partager ses afflictions de quelque nature qu'elles soient. Il est si doux d'avoir un ami à qui confier les secrets de son cœur, alors qu'il souffre ! – Asseyons-nous auprès de cette pierre, fit-il avec un profond soupir ; cette terre recouvre les restes de deux infortunés qui méritent bien que vous prêtiez un instant d'attention à leurs malheurs. Puis il pressa de sa main son front chauve, comme s'il y eût eu là une pensée qu'il voulait comprimer. Et après une courte pause, il commença son récit de ce ton qui va droit à

l'âme, et dont il réveille toutes les cordes en les faisant vibrer à l'unisson de l'intérêt qu'il inspire.

C'était… Oh ! il y a bien longtemps ; une petite troupe de guerriers algonquins avait été s'établir sur les rives sablonneuses du Lac Nipissing. La chasse et la pêche faisaient leur unique occupation. Leur vieux chef avait choisi pour bâtir sa cabane un site sauvage à l'ouest du lac, au pied d'une falaise qui la mettait à l'abri des vents du Nord. Il avait perdu sa femme ; et il n'avait auprès de lui que sa fille unique qu'il aimait tendrement. Oh ! mais c'est qu'elle était charmante aussi cette petite Louise Chawinikisique 2 avec ses beaux grands yeux couronnés de ses sourcils d'ébène, avec ses noirs cheveux qui flottaient en boucles sur ses épaules. Vous l'eussiez prise pour Diane Chasseresse, si vous l'eussiez vue seule, chaussée de mocassines 3, gravissant les rochers pour aller cueillir les fruits sauvages ; ou bien qu'assise dans son canot d'écorce, elle le faisait voler sur les lames argentées du lac. C'est à ces sortes d'exercices qu'elle se fit une forte santé ; sa taille se développait svelte et légère, et ses traits prirent une certaine expression de fierté qui contrastait avec son caractère doux et sensible. Tous les jours elle suivait son vieux père, soit que, la carabine au bras, il parcourût les forêts pour surprendre le chevreuil, ou poursuivre l'orignal, soit qu'il allât à la pêche, braver sur le lac les ondes agitées.

Un jour que son père était malade, Louise avait été cueillir des simples, de l'autre côté de la baie que formait le lac en cet endroit. Le soir quand elle s'en revint, la baie était sillonnée par trois longues lames qui dans ces parages annoncent toujours quelque tempête. Quelques nuages cotonneux avaient surgi à l'horizon, et bientôt ils se fondirent en vapeur légère. Elle savait

le danger qui la menaçait, et ce n'était point sur elle-même que s'arrêtait sa pensée ; c'était sur son vieux père malade, qui avait tant besoin de ses secours ! Elle était encore bien loin du rivage, et le vent sifflait avec furie à ses oreilles. Oh ! Si vous l'eussiez vue, comme elle maniait l'aviron d'un bras rigoureux, pour arriver avant la tempête. Bientôt les flots se soulevèrent, noirs, larges, marbrés d'une écume blanche et jaune. Pauvre enfant ! Elle était épuisée de fatigue, l'eau ruisselait sur ses tempes, elle ne pouvait plus gouverner. Oh mon Dieu ! disait-elle, en levant au ciel ses deux yeux mouillés de pleurs, que va devenir mon vieux père, si je meurs ? Et les mains jointes sur sa poitrine, elle était tombée sans connaissance au fond du canot qui, livré à lui-même, s'agitait convulsivement sur la pointe des vagues qui fleurissaient à l'entour avec un épouvantable bruissement. Les secousses saccadées du canot la firent bientôt revenir à elle ; mais ce ne fut que pour voir la mort sur un flot impétueux qui, se précipitant sur le canot, le fait rouler un instant sur lui-même et lance dans les abîmes l'imprudente Algonquine. C'en était fait d'elle ; son vieux père allait encore pleurer la mort de son unique enfant, quand un jeune Indien, qui du rivage a vu la détresse d'une infortunée, s'est jeté dans un canot pour aller à son secours. Et aux risques d'être englouti mille fois, il est parvenu auprès de Louise. Déjà il lui fait signe de prendre courage ; il va la sauver... Il arrive... Il allonge la main pour la saisir... Quand elle est précipitée dans le gouffre qui s'ouvrait béant pour l'ensevelir dans ses entrailles. Ô mort ! que tu es terrible. Mais lorsque plein de vie et de jeunesse, on va t'échapper, et que tu nous saisis au moment où l'on rit de tes efforts ; oh ! c'est affreux, horrible, épouvantable !... Le jeune Indien ne perd point de temps et, rapide comme la flèche qui fend l'air, il s'est élancé dans les ondes.

Il plonge et bientôt il réapparaît tenant Louise par les cheveux. Mais l'Indien va peut-être périr victime de son dévouement ; son canot à lui, il est bien loin, il s'agite et s'éloigne. Il le voit et il ne lâche point prise. D'une main il fend les lames qui l'inondent tout entier. Il lutte avec courage. Une action si généreuse ne peut rester sans récompense ; et celui dont les yeux sondent la profondeur des mers veille sur les jours de ce héros des déserts. Son canot, comme poussé par une main invisible, revient sur un flot qui le renvoie vers lui. Il tressaille ; et le saisissant par un des bouts, il parvient à y embarquer, et à y placer Louise devant lui, qu'il conduisit ainsi heureusement à terre.

On s'empresse d'emporter Louise à la cabane de son père, où, à force de soins, on réussit à la rappeler à la vie. En entrouvrant les paupières, sa première parole fut pour son père. Puis elle retomba dans un affreux délire. Il lui semblait lutter contre les flots ; et elle poussait des cris aigus ; oh ! c'était à fendre le cœur ; pauvre Louise ! Cependant, le jeune Indien s'est retiré inaperçu de cette scène déchirante. Il avait bien besoin de repos. Une natte étendue sur la terre lui sert de lit. C'est là que dort paisiblement le libérateur de Louise, heureux d'avoir fait une bonne action, et le cœur rempli de l'image de celle qu'il a sauvée. Le lendemain, le cœur palpitant d'inquiétude, il alla à la cabane du vieux chef pour s'informer de l'état de Louise. Tous les matins, à l'aube du jour, il se rendait régulièrement pour avoir des nouvelles de sa santé ; et alors qu'il eut appris sa parfaite convalescence, il n'y retourna plus. Puis par une espèce de caprice bizarre, il s'imposa l'obligation de ne plus la revoir.

Louise reprit bientôt de nouvelles forces. Sa santé se rétablissait de jour en jour ; mais au lieu de cette gaieté franche et naïve,

on remarquait en elle un certain air de tristesse, une certaine teinte de mélancolie qui ajoutait un charme de plus à l'expression de sa figure. Elle aimait à se faire raconter la manière dont elle avait été sauvée par le jeune Indien. Quand on lui vantait le dévouement de Saguima, quand on lui peignait sa beauté, sa valeur, son adresse, le rouge lui montait au front, et son cœur lui battait d'un mouvement d'amour. Et lorsqu'au nom de Saguima ses joues se couvraient de ce vif incarnat qui toujours décèle l'émotion de l'innocence, ses compagnes, avec cette malice de jeune fille, s'amusaient de son embarras. Et si Louise rencontrait par hasard leurs yeux qui cherchaient à lire dans sa pensée, elle se troublait ; c'est que, voyez-vous, le regard qui plonge ainsi sur une première impression d'amour la refoule si rudement au fond du cœur. Bientôt elle ne voulut plus voir ses amies ; c'est que leurs rires moqueurs lui faisaient de la peine ; c'est que leurs rêves lui paraissaient si fades, près de celui qui occupait uniquement sa pensée. Souvent elle allait seule se promener sur le rivage, toute remplie de l'idée de Saguima, se rappelant de lui un mot, un signe, un geste, un regard. Quelquefois, à la pâle lueur de la lune, elle gravissait un coteau ; et des heures entières appuyée sur un arbre, elle demeurait immobile, les yeux fixés sur l'immense nappe d'eau qui s'étendait devant elle. Si un canot apparaissait sur le lac, elle suivait avec inquiétude sa marche insolite ; et lorsqu'il semblait se diriger de son côté, elle tressaillait. Elle prêtait une oreille attentive pour saisir un murmure, un cri, un son ; mais quand tout était disparu, et que son espérance s'était évanouie comme une illusion, elle se mettait à pleurer. Et puis, la tête penchée sur sa poitrine, elle s'en revenait chez elle, le cœur gonflé de soupirs. Le lendemain, lorsque d'immenses images couleur de bronze roulaient dans l'espace, vite, vite elle courait

sur le bord du lac. Oh ! alors comme elle était joyeuse quand, assise sur la pointe d'un rocher, les jambes ballantes au-dessus des vagues qui déferlaient à sa base, elle entendait le sifflement du vent qui tourbillonnait sur le lac, et fouettait les flots écumeux. C'est que ce spectacle, en lui mettant sous les yeux la grandeur du péril auquel s'était exposé son libérateur, autorisait les sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Pauvre Louise ! elle voulait se faire illusion sur la situation de son cœur. Elle croyait à la reconnaissance ; et elle ne s'apercevait pas qu'elle se livrait à tout l'enivrement de l'amour, tant sont imperceptibles, sur un cœur de seize ans, les premières impressions de ce sentiment qui doit un jour le remplir tout entier.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi sans qu'elle eût pu voir son jeune libérateur, et pourtant elle se rendait tous les jours au bord du lac, où elle l'avait vu la première fois. Et après avoir regardé longtemps, bien longtemps, elle s'en revenait le cœur gros de soupirs.

Cependant, la paix profonde qui règne partout, hors dans le cœur de Louise, ne peut durer longtemps dans ces contrées sauvages. C'était des combats qu'il fallait à ces jeunes guerriers pour satisfaire leur ardeur martiale. Le chant de mort a retenti dans toutes ces forêts ; la hache est élevée jusqu'au ciel. Un parti nombreux d'Agniers et de Mohawks s'est avancé à travers les bois pour surprendre les Algonquins ; mais ceux-ci ont été prévenus par leurs chasseurs. Sans craindre le nombre de leurs ennemis, ils marchent avec confiance au-devant d'eux. Le père de Louise est fier de commander à cette valeureuse jeunesse. Au cri de l'honneur, il oublie ses infirmités ; il abandonne sa fille chérie, pour voler là où la gloire l'appelle.

Avant de partir pour aller combattre les Agniers, Saguima est venu dire un dernier adieu à Louise. C'est la première fois qu'il la voit depuis sa convalescence. Oh ! comme le cœur de Louise battait rapide, pendant que sa main frémissait dans celle de Saguima.

Non loin du lac, il y a une petite chapelle bâtie par un saint missionnaire. C'est là que, tout le jour prosternée devant une image de la vierge Marie, Louise implore sa protection pour son vieux père. Et si sa bouche ne prononce pas le nom de Saguima, son âme en est remplie ; et après l'auteur de ses jours, c'est sur celui qui en fut le sauveur que repose toute son inquiétude.

Pendant qu'elle prie un dieu de paix, une bataille sanglante a lieu entre les deux partis. Les Algonquins trop faibles succombent sous le nombre. Leur chef meurt en combattant comme un héros. Saguima, couvert de sang et de poussière, a vu tomber le père de celle qu'il aime, sous les coups de Canatagayon, jeune chef mohawk. Il fait des prodiges de valeur pour défendre son cadavre encore palpitant ; mais les forces sans cesse renaissantes de ses adversaires l'obligent de céder le terrain. Il n'y eut que la nuit qui vint mettre fin à cette scène de carnage ; et ce qui restait d'Algonquins se sauva dans les bois, à la faveur des ténèbres.

Canatagayon, qui dans l'action avait cherché plus d'une fois à se mesurer avec Saguima, se dirige avec les siens vers la demeure des Algonquins. Ivres de sang, ils parcourent une torche à la main les habitations dévastées. Tout tombe sous leurs coups. La flamme monte au ciel en larges tourbillons, et la lueur de l'incendie se reflète sur toute l'étendue du lac. Canatagayon erre partout dans les bois ; il cherche du sang. Il a rencontré la timide fille du chef algonquin, qui fuit comme une antilope devant son cruel en-

nemi. Le couteau levé, Canatagayon s'est élancé sur elle ; c'est encore une victime qu'il va immoler à sa fureur ! Mais au moment où il la saisit, au moment où le couteau va s'enfoncer dans ses entrailles, Louise s'est retournée. Il a vu son visage, il a rencontré son regard, et toute sa rage va se briser devant cette figure angélique. Un coup d'œil a arrêté celui que la mort n'aurait pas même étonné ; et le vainqueur est vaincu. À la rage dont il était animé, succède un feu dévorant qui le consume. Impétueux dans ses passions, il ose porter la main sur cette innocente créature. Il est sourd aux gémissements de la colombe. Il l'enlève impitoyablement et l'emporte évanouie dans la forêt.

Cependant, Saguima, qui a vu que c'en était fait des Algonquins, est accouru pour donner l'alarme à ceux qui étaient restés aux habitations. Il était trop tard. Il n'arriva que pour entendre les cris que poussaient les femmes et les enfants qui se tordaient affreusement dans cette immense fournaise. Leurs cadavres brûlés flambaient comme des torches, et servaient encore d'aliment à la rage de l'incendie. Il vit tout cela, lui, et il en fut saisi d'horreur. Oh ! c'était horrible aussi…

La crainte d'un malheur plus grand encore vient s'emparer de lui, il craint pour Louise. Il cherche, il court, il vole de tous côtés. Il irait la demander même à ses ennemis. La mort l'environne de toutes parts, elle plane sur sa tête, et il la méprise. Que lui importe la vie, s'il perd sa bien-aimée ! Un vieil Algonquin, que le hasard lui fit rencontrer, lui apprend qu'un guerrier mohawk l'a enlevée, et qu'il les a vus dans le bois. Saguima suit ce vieil Indien qui lui sert de guide. De loin il aperçoit le ravisseur de Louise, qui fuit avec elle dans les montagnes. À cette vue, son cœur frémit dans sa poitrine, et toutes les passions qu'il renfermait débor-

dèrent en bouillonnant comme des torrents de lave brûlante. La rage, la haine, la jalousie, et tous les mouvements impétueux que l'amour y faisaient surgir, se concentrèrent en un seul, la soif de la vengeance. Il jette un cri, et rapide comme la foudre il s'est précipité sur Canatagayon qui, ne pouvant résister aux efforts réunis de ses deux adversaires, est obligé d'abandonner sa proie. Dès que Saguima voit son ennemi sans armes, sa grande âme lui ordonne de pardonner ! Aussitôt il saisit Louise dans ses bras, et s'éloigne rapidement, en suivant les sentiers tortueux que lui indique le vieux de la forêt. Arrivé auprès d'une source aux eaux limpides, il dépose son fardeau sur la verte pelouse. Quelques gouttes d'eau qu'il lui verse sur les tempes la font revenir à elle. Alors il lui apprend et la victoire des Iroquois, et le massacre des Algonquins, et la mort de son père, et la ruine de son parti. Ces désolantes nouvelles lui tombèrent comme une masse écrasante sur le cœur. Les yeux levés au ciel, elle gémit dans toute l'amertume de son âme. Seule, isolée, abandonnée sans secours à toute l'horreur de son sort, elle offre à Dieu le sacrifice de sa vie. Puis, par un mouvement involontaire, se penchant vers Saguima : – Oh ! mon Dieu, fit-elle, avec cet accent d'une personne qui sent qu'elle va mourir, que vais-je devenir ? Et son âme était inondée d'une agonie de douleur à l'idée de sa situation.

— Louise, ah ! qu'as-tu dit ? s'écrie Saguima. Toi abandonnée, quand je suis à tes côtés ; quand je veille sur tes jours, prêt à verser mon sang jusqu'à la dernière goutte pour défendre celle que j'aime plus que moi-même ! – Louise a entendu ces paroles de la bouche de celui qui l'a déjà sauvée deux fois, et elle ne craint plus les dangers. Elle est contente de suivre son libérateur. Sûre de sa protection, qui peut l'effrayer ? Puis levant doucement sur lui ses yeux baignés des larmes de la reconnaissance, elle lui dit avec ce

charmant abandon de l'innocence : – Oh ! je savais bien que vous, vous ne m'abandonneriez pas.

Ce mot, si naïvement échappé à la délicieuse franchise de son âme, montrait à l'évidence que, dans son cœur, leurs existences étaient tellement identiques qu'elle ne pouvait croire à une séparation.

Cependant, le vieux de la forêt les presse de partir. Louise a repris ses forces ? Elle peut les suivre. Le vieux de la forêt les conduit par des chemins inconnus dont il est impossible de saisir les traces, à moins que, comme lui, on ne les ait fréquentés plusieurs fois, en chassant dans ces forêts.

Ce ne fut qu'après trois mortelles journées qu'ils arrivèrent à la rivière des Outawas 4. Louise était épuisée de fatigues ; ses pieds ensanglantés lui causaient d'insupportables douleurs. Souvent Saguima avait été obligé de la porter dans ses bras. Oh ! alors comme son cœur palpitait d'amour en la pressant sur son sein !

Arrivés sur les bords de la grande rivière, ils construisirent un canot d'écorce de bouleau, qu'ils enduisirent de gomme de sapin. Au fond, un petit lit de mousse est préparé pour Louise. Saguima, d'un bras vigoureux, pousse le canot à la rivière. Le canot trace un léger sillage, et fuit devant la brise du matin. Cette manière de voyager n'a rien de fatigant ; mais si elle est agréable et facile, elle n'est pas sans danger pour nos voyageurs. À chaque instant ils pouvaient tomber entre les mains de leurs ennemis.

Le soir quand l'heure du repos était arrivée, ils choisissaient, sur quelque île isolée, un vert gazon pour y bâtir la hutte du voyage. Quelques écorces souples et légères, étendues sur quatre

bois, leur servaient de couverture. Tandis que Louise dort, Saguima et le vieux de la forêt veillent au dehors, pour n'être point surpris par les Iroquois, qui probablement devaient avoir tenu la même route.

q

Chapitre 2

En prononçant ces paroles, l'amour brillait dans les yeux de la vierge ; mais c'était un amour plein de chasteté, et qui semblait s'être comme enveloppé d'innocence pour avoir le droit de se montrer.

Un soir, tout reposait dans la nature, pas un bruit, pas un murmure, hors le cri perçant du jaguar 1 qui semble prédire que le jour des calamités se hâte. Le zéphyr retient son haleine ; les ondes semblent suspendues dans leur cours. La lune, assise sur un groupe de nuages qui se découpent sous toutes formes dans l'azur du firmament, verse paisiblement sa pâle lumière sur les plaines qui s'étendent jeunes et fleuries. Saguima, debout, immobile, appuyé sur sa carabine, les yeux mélancoliquement fixés sur l'immensité des déserts, songe aux dangers qui menacent sa bien-aimée. Pour la première fois de sa vie, il tremble, mais ce n'est point pour lui. Il craint de rencontrer un ennemi ; c'est que, depuis qu'il connaît l'amour, la vie lui était devenue plus précieuse ; il lui était si doux de la passer auprès de Louise !

Pendant que la nature sommeille, pendant que Saguima erre autour de la cabane qui renferme tout ce qu'il aime au monde,

Louise est agitée par des songes effrayants. Des images fantastiques, des spectres qui lui apparaissent sanglants, viennent l'arracher au repos dont elle a un si grand besoin pour réparer ses forces affaiblies par les inquiétudes, les chagrins et les fatigues. Une fièvre brûlante consume sa poitrine. Elle se lève pour aller chercher quelques gouttes d'eau, afin d'humecter sa gorge desséchée. Elle soulève doucement l'écorce de sa tente. Elle regarde et voit le vieux de la forêt qui dort sur le gazon. Saguima paraît absorbé dans de profondes réflexions. Elle sort sans bruit ; mais le froissement de sa robe vient tirer Saguima de sa rêverie. Il regarde du côté d'où vient le bruit ; une ombre se détache sur le fond verdâtre de la plaine, et glisse silencieuse à travers le bouquet de noyers qui se trouve près du rivage. Il se précipite après cette ombre qui s'est arrêtée. Il approche ; Dieu ! que voit-il ? Louise, pâle, chancelante, appuyée sur le tronc d'un arbre. Une sueur froide coulait de son front, ses membres tremblaient, et ses dents claquaient affreusement les unes contre les autres.

— Ô Louise, Louise, qu'as-tu ? lui dit-il en la pressant dans ses bras. – Il ne peut en dire davantage ; et il se hâte de la transporter dans sa cabane, où il l'étend défaillante sur son lit de repos.

De temps en temps, elle rouvrait ses grands yeux noirs et, les levant doucement sur Saguima, ils semblaient lui dire qu'elle se mourait ; mais qu'elle emporterait avec elle, dans la tombe, le souvenir de ce qu'il faisait pour elle.

Cependant, le soleil qui commence à dorer la cime des hautes montagnes vient annoncer l'heure du départ. Mais il est impossible à Louise de continuer la route ; tous les symptômes de la petite vérole s'étaient déclarés. Saguima frémit quand il sut qu'elle était atteinte de ce fléau terrible dont les ravages étaient si ef-

frayants parmi les sauvages, depuis que les Européens le leur avaient apporté. Le vieux de la forêt qui connaît combien cette maladie est contagieuse, qui sait que l'air qui l'environne en est bientôt infecté, refuse de rester plus longtemps. Il veut absolument partir. Il presse Saguima de le suivre, et d'abandonner Louise à sa destinée, puisque aucun pouvoir humain ne pouvait la sauver.

Quand la malheureuse Louise entendit la proposition que l'on faisait de l'abandonner seule, expirante, au milieu des bois : oh ! alors son âme se brisa, comme si toutes les cordes, trop fortement tendues, en eussent été subitement rompues. Elle ne pleurait pas, non, pauvre enfant ! son cœur était trop serré. On eût dit qu'un grand poids lui pesait sur la poitrine. Les yeux tristement levés au ciel, elle demandait de la force pour supporter ce choc.

Saguima hésite. Peut-être va-t-il l'abandonner. Mais il l'a regardée, mais il a vu sa figure pâle, mais il a rencontré son regard si affectueusement suppliant, que l'idée seule d'abandonner cet ange lui tombe comme une flétrissure sur le cœur. Son parti est pris ; il veut rester avec elle. Il sait que cette maladie n'est pas toujours mortelle ; et la voix de l'espérance ne s'est point éteinte dans son cœur.

Le vieux de la forêt plaint l'entêtement de Saguima ; c'est ainsi qu'il traduisait ce sentiment d'une grande âme, ce dévouement sublime, qui porte un héros à se sacrifier pour sauver son semblable. Et il part en lui promettant de revenir bientôt. Saguima longtemps suit des yeux le vieux de la forêt qui l'abandonne. Il voit le canot qui s'éloigne, et avec lui ses espérances. Il regarde encore ; quelque chose apparaît au loin, comme un point noir,

sur une vague ; puis tout se confond avec l'horizon ; puis plus rien… Il est seul ! Et une larme brille dans ses yeux.

L'effort que vient de faire Louise, le coup qui l'a heurtée si rudement au cœur l'ont abattue. Elle est tombée sans connaissance sur sa couche de douleurs. La fièvre prend un caractère alarmant. Bientôt un délire affreux s'empare d'elle. Crise effrayante où se décide d'ordinaire le sort de l'infortuné qui est attaqué de cette maladie dont les effets sont si rapides, surtout parmi les sauvages qui par leurs habitudes et leur genre de vie nomade semblent la rendre plus mortifère encore, que peu d'heures suffisent pour enlever ceux qui en sont atteints.

Saguima suit, avec une singulière expression d'inquiétude, toutes les phases de la maladie. Il prodigue à Louise tous les secours que sa sollicitude peut lui inspirer. Penché sur sa poitrine, il soutient sur son bras sa tête qui roule sur elle-même. La bouche collée sur sa bouche, il semble respirer son âme ; et il recueille sur ses lèvres le poison qui en peu d'instants coule avec son sang dans ses veines. Il sent qu'il vient de puiser la mort dans le sein de son amante, et il serait content de mourir pour elle, s'il pouvait la sauver. Une fois l'accès passé, un abattement total succéda à l'agitation de la fièvre ; et Louise s'endormit d'un sommeil léthargique. Sommeil affreux, sommeil de mort, dont souvent vous ne sortez que pour entrer dans celui de l'éternité ! Elle resta longtemps, bien longtemps dans cet état. Ce ne fut que le lendemain fort tard qu'elle sortit de ce long assoupissement. Il lui semblait sortir d'un rêve pénible. Ses yeux erraient égarés sur tout ce qui l'environnait ; et quand ils rencontrèrent ceux de Saguima, oh ! alors, elle se rappela tout. La mort de son père, le massacre de sa nation, sa fuite, son délaissement, sa situation, tout lui

jaillit au-devant de l'esprit comme un trait de lumière ; et elle ne versa pas de pleurs, non, son œil était sec, sa raison égarée. Elle se prit à rire, de ce rire amer, lugubre, de ce rire qui vous agite les lèvres d'un tremblement convulsif, alors qu'il vous tord le cœur !... Saguima, lui, il était là, à côté d'elle, immobile de stupeur. Ses yeux, fixement arrêtés sur les traits décomposés de Louise, ne voyaient plus qu'en eux-mêmes. Bientôt son regard perdit cette fixité qui la glaçait. Sa vue se troubla, un nuage épais s'étendit comme un voile sur ses yeux, ses genoux chancelèrent, et se dérobant tout à coup sous lui, il alla donner de la tête contre l'angle d'une pierre. Louise le vit tomber. Et lorsqu'elle sentit sa main mouillée du sang qui coulait de la blessure qu'il s'était faite, elle sembla comme si elle ne faisait que de revenir à elle pour la première fois. Quand Saguima eut repris ses sens, elle se sentit comme déchargée d'un grand poids qui la pressait comme un cauchemar. Puis rappelant ses idées, et voyant que Saguima était resté seul, et que pour elle il avait bravé la peste, elle lui dit avec un sanglot : – Il vous a donc abandonné !... Et alors elle se mit à pleurer. Chaque larme qu'elle versait était pour elle comme un baume bienfaisant qui la soulageait. Sa poitrine était si oppressée ! Et quand elle eut bien pleuré, elle devint calme, et son âme reprit toute sa sérénité. Sa poitrine ne brûlait plus de ce feu dévorant qui la consumait quelques heures avant ; maintenant c'est le feu de l'amour, mais de cet amour pur comme son âme, de cet amour reconnaissant de tout ce que son libérateur avait fait pour elle.

Saguima qui a cru lire dans ses yeux de la reconnaissance, de l'amour peut-être, lui dit en lui saisissant la main dans son transport :

— Ô Louise ! Louise, si tu savais combien j'ai souffert de te voir malade, tu ne me refuserais pas un peu de reconnaissance. Oh ! oui, un peu de reconnaissance, voilà tout ce que j'ose demander. Ah ! laisse-moi entendre de ta bouche que tu n'es point insensible à mon amour !...

— Si je suis insensible ?.. Il me le demande !... Ô mon Dieu ! vous l'entendez, et vous m'ordonnez de lui cacher ce que je ressens !...

— Qu'ai-je entendu ? Serait-il vrai ? Oh ! répète que tu n'es point insensible. Dis, oh, dis, que tu m'aimes, et je meurs content ; ou plutôt, non, je ne mourrai pas ; nous vivrons tous les deux ; oui, tous les deux... dans l'autre monde, unis... Oh ! et ce sera pour toujours !...

Louise voit toute la violence de sa passion, et elle n'en est point effrayée. Elle connaît toute l'étendue du sacrifice qu'il a fait pour elle, et elle ne lui en témoigne pas sa reconnaissance. C'est qu'il n'y a pas d'expression pour ce qu'elle ressent. Elle voudrait lui consacrer sa vie ; l'aimer de toute la puissance de son âme, car son âme à elle aussi brûle d'amour. Mais sa religion lui défend d'aimer un idolâtre ; et Saguima n'est point chrétien. Elle prie Jésus-Christ de l'éclairer et de lui ouvrir les yeux sur les vérités de sa religion. Puis comme si un instant l'amour l'eût emporté sur ses autres sentiments, elle s'écrie en appuyant sa main sur celle de Saguima : – Ô mon Dieu ! tu vois ce qu'il a fait pour moi. Pourrais-tu me défendre de l'aimer ? Oui, Saguima, oui, je vous aime !... Pour vous je sacrifierais tout ; pour vous je verserais mon sang ; pour vous je donnerais ma vie ; mais pour vous je ne désobéirai jamais à ma religion !

L'accent de sa voix était fort et solennel ; l'expression de sa figure avait quelque chose de l'autre monde, elle reflétait toute la grandeur et la pureté de son âme. Ce n'est plus une femme qui lui parle ; c'est la vertu tout entière qui se manifeste en sa personne.

Saguima, qui voit tant de passion et tant de vertu dans cette jeune vierge, admire le pouvoir qui la produit. Une religion qui peut inspirer de pareils sentiments l'étonne. Aimer d'amour, et se soumettre sans murmure à une religion qui le défend, il y a là quelque chose de surnaturel. Il peut bien sacrifier sa vie pour son amour, mais sacrifier son amour à son devoir ! Il n'y a que le Dieu de Louise qui puisse donner cette force-là. Il pense, mais il ne répond pas. C'est que l'heure de sa conversion n'est point encore sonnée.

Cependant, Louise a repris de nouvelles forces ; et alors qu'elle remercie Dieu de l'avoir sauvée, Saguima lui, qui, quelques jours avant, s'était volontairement inoculé, sent dans ses veines le feu de venin qui fermente avec son sang. Dès qu'il vit qu'il était sans ressources, il ne songea plus qu'à s'éloigner de Louise. Ô sollicitude d'un amant ! Il craignait de l'exposer à la contagion. Il hâta donc son départ pour qu'elle ne s'aperçût pas de l'état où il se trouvait et feignit un prétexte pour aller dans l'intérieur de l'île. Mais quand il fallut la quitter, quand il fallut lui dire un dernier adieu, il lui serra si affectueusement la main, et son regard avait quelque chose de si tristement mélancolique, de si tendrement passionné, qu'elle se sentit émue et agitée de ce frémissement involontaire qu'on ressent presque toujours à l'approche d'un grand malheur. Puis faisant un effort sur lui-même, il s'éloigna rapidement.

Louise demeura longtemps les yeux tournés vers l'endroit où il avait disparu dans le bois. Bientôt elle ne vit plus rien, seulement un écho faible et lointain répétait tristement le bruit de ses pas ; et quand elle n'entendit plus aucun bruit, un long soupir s'échappa de sa poitrine.

Saguima ne put se rendre bien loin. À peine eut-il marché quelques heures, qu'il se sentit faiblir. Il fut obligé de se coucher sous un chêne dont les rameaux épais, s'arrondissant en dôme de verdure au-dessus de sa tête, le mettaient à l'abri des injures du temps. C'est là que, pendant trois jours, le héros algonquin attendit fermement la mort. Ô affreuse situation, de se sentir mourir, et d'être obligé de fuir son semblable ; de voir la mort là, devant nous, hideuse et impitoyable, et de n'avoir pas un parent pour nous consoler ; de savoir qu'à telle heure vous ne serez plus, que le soleil du lendemain ne luira plus à vos yeux et de n'avoir pas un ami pour vous pleurer ! Oh ! c'est horrible ! Eh bien, il le savait, lui, et sa grande âme n'en fut point abattue. Seulement, quand il songea qu'il allait quitter pour toujours le plus cher objet de ses affections, la nature reprit son empire, et une larme vint mouiller sa paupière ; elle sillonna lentement ses joues caves et flétries, et un instant elle trembla sur ses lèvres contractées. Mais rappelant tout son courage d'homme, il s'indigna de sa faiblesse.

Cependant, Louise, qui attend avec impatience le retour de Saguima, commence à s'alarmer. Bientôt d'affreux pressentiments viennent s'emparer de son esprit. Le jour, elle erre sur les rivages. Quelquefois, la tête basse, elle chemine tristement dans le sentier qu'a suivi Saguima ; puis s'arrêtant tout court, elle songe que pendant qu'elle est éloignée, le vieux de la forêt peut bien être revenu. Alors elle retourne sur ses pas et précipite sa

marche ; et quand elle arrive au rivage qu'elle vient de quitter, ne voyant personne, elle se met à pleurer. C'est ainsi qu'elle passe, avec la mobilité du sauvage, de la plus vive espérance à l'extrême désespoir.

Enfin le matin du troisième jour que Saguima est parti, elle courait comme une insensée sur les rives désertes, en faisant retentir les airs de ses gémissements. L'écho redit ses cris ; et ses plaintes se perdent dans le sifflement des vents. Le bruissement des flots, qui viennent expirer lentement sur ces grèves solitaires, semble un instant fixer son attention. Et comme si une pensée l'eût vivement frappée, elle se prit à contempler, en riant d'un rire amer, l'immensité des bois qu'il lui fallait traverser. Elle mesure d'un regard effrayant l'étendue de la rivière, et cherche à en sonder la profondeur. Avancée sur le tronc d'un arbre renversé dans l'eau, elle allait peut-être s'y précipiter, quand elle aperçut au loin un canot qui venait de son côté. Bientôt elle put distinguer une robe noire et reconnaître le vieux de la forêt. Quelques minutes de plus et le canot touche au rivage. Oh ! comme le cœur de Louise tressaillit d'allégresse quand elle reconnut le père Piquet 2, celui qui avait guidé ses premiers pas dans la voie du salut. C'est lui qui vient encore sauver son enfant et donner la vie éternelle à celui qui fut son libérateur.

À peine a-t-il mis pied à terre, que Louise se précipitait au-devant de lui, et lui désignait de la main la route qu'a prise Saguima. – De ce côté-là, mon père, s'écria-t-elle, Saguima !... un homme !... un idolâtre... un héros !... mon sauveur !... sans secours... Et peut-être il se meurt. Allons le sauver. Puis elle guide le saint missionnaire dans le bois. L'amour et la crainte lui donnent des ailes ; semblable à une biche légère, elle s'élance sur

les traces de Saguima. Chaque arbre, chaque arbuste l'arrête. Elle appelle à grands cris, et personne ne lui répond, si ce n'est l'écho des collines qui répercute ses cris. Longtemps ils errèrent dans les bois, sans qu'aucun bruit ne vînt frapper leurs oreilles. Ils désespéraient de le retrouver, quand tout à coup un gémissement sourd, un râle creux semble sortir de dessous un taillis au pied d'un grand arbre. Louise écoute et son cœur frémit d'effroi, à l'horrible pensée qui, comme un éclair, vint traverser ses esprits. Elle regarde… horreur !… Saguima expirant !… Elle se précipite à genoux à côté de lui ; penchée sur son front tout souillé des marques de la peste, une main sur son cœur elle cherche à en saisir une pulsation. Quelques secondes elle demeure comme suspendue entre l'alternative désespérante de l'immortelle félicité ou de l'éternel désespoir. Et lorsqu'elle a cru en avoir distingué le battement, si faible qu'il fût, elle s'écrie d'une voix délirante de bonheur :

— Ô mon père, il respire… Il n'est point mort… Dieu l'attend !…

Saguima, qui a entendu ces accents si connus et si doux à son oreille, entrouvre ses paupières ; et son âme prête à s'envoler s'arrête un instant.

— Ô Louise, serait-il possible, murmure-t-il d'une voix presque éteinte, serait-il possible que je n'aurais pas fermé les yeux pour toujours, sans t'avoir encore une fois pressée contre mon sein ?

— Ô Saguima, lui dit le saint missionnaire, d'une voix calme et solennelle, ce n'est point ici le temps de penser à l'amour. Il faut

songer à l'autre vie qui, si vous le méritez, sera pleine de bonheur et de joie.

— Pleine de bonheur ? Et sans Louise en peut-il être pour moi ?

— Eh bien, s'écrie Louise, ce sera avec moi, avec ton épouse, si tu deviens chrétien. Ô Saguima, pourrais-tu être l'ennemi de ton Dieu qui t'ouvre les bras. Il est bon pour ceux qui l'aiment, mais aussi il est terrible pour ceux qui lui désobéissent ; et il me punirait, si je donnais le nom d'époux à un idolâtre.

L'homme de Dieu, qui a fait une longue expérience du cœur de l'homme, qui connaît tous ses penchants et toutes ses faiblesses, laisse agir sur celui de Saguima toute la puissance de l'amour. Il espère qu'un Dieu tout d'amour permettra une conversion opérée par ce grand mobile du cœur humain.

— Ton Dieu, reprit Saguima, il te punirait, toi, parce que tu m'aimerais ! Et tu veux que je l'aime, moi, ton Dieu ; lui qui te défend de m'aimer, lui qui cause mon désespoir. Oh ! non, non jamais ! Il est un monstre !...

— Saguima, que dites-vous, vous blasphémez !... Il y a de l'égarement dans vos paroles. Savez-vous bien que ce Dieu qui vous entend peut d'un seul signe de sa volonté vous anéantir pour jamais !...

— Oh ! pardonne-moi, Louise. Je suis dans le délire ; ma raison est égarée !... Dis, oh ! dis que tu m'aimes, et je serai tranquille... Mais quand je te vois indifférente devant mes tourments, quand tu es froide et muette comme la tombe devant les feux qui

me consument, je ne suis plus à moi… C'est horrible ce que je ressens… j'en meurs.

— Froide et indifférente !… il l'a dit… Ah ! Saguima, que vous connaissez bien peu ce cœur. Si vous sentiez ce que je souffre !… Il est des douleurs bien plus poignantes que le désespoir. Ce n'est point quand elles se manifestent au-dehors qu'elles sont les plus aiguës, c'est quand elles sont concentrées, c'est quand elles s'attaquent au cœur pour le dévorer lentement, c'est quand elles le crispent, c'est quand elles le tuent… Louise s'arrêta un instant, accablée sous sa propre émotion ; puis comme si elle se fût sentie inspirée, elle s'écria :

— Oui, Saguima, oui, vous serez chrétien.

En ce moment, elle paraissait s'être détachée de la terre ; son regard ardent et prophétique brillait d'un éclat surnaturel. Saguima, en la regardant, croit voir l'ange des déserts qui vient lui parler au nom de Dieu. Il demeure muet, les yeux fixés sur la figure de Louise, qui resplendit de la gloire des élus. Son âme est émue, il se sent ébranlé. Louise, elle, elle prie Dieu de verser dans son cœur sa sainte lumière.

Au moment où tout se tait, où les éléments font silence, pendant que la mort l'environne de ses ombres, sur le point de rendre le dernier soupir, un rayon céleste descend dans son sein. Il croit et adore. À cet instant, sa figure rayonne d'une vive lueur ; c'est l'ombre de la gloire éternelle qui le couvre, c'est un reflet de l'immortalité qui s'avance.

Le saint missionnaire verse sur son front les eaux régénératrices du baptême. Puis unissant la main de Louise à celle de Saguima : – Ô Dieu de miséricorde, ajoute-t-il, recevez le sacrifice

de ces deux époux. – Une dernière fois, Saguima lève les yeux au ciel ; et les reportant sur son épouse, il lui dit en lui montrant le ciel, adieu, Louise, adieu, je vais t'attendre là-haut. Il presse avec force sa main contre son cœur, comme s'il eût voulu retenir le reste de vie qui s'échappait… Ses yeux se ferment pour toujours, et son âme s'envole au ciel qui l'a conquise ! Il n'est plus ; et Louise contemple avec un stupide étonnement celui qui vient de mourir à ses pieds. La tombe est devant ses yeux, et elle ne peut croire à la mort. Elle ne peut comprendre que celui qui, un instant avant la pressait dans ses bras, que celui qu'elle appelait du doux nom d'époux, ne soit plus maintenant qu'une masse froide et inerte. Elle veut serrer contre son cœur celui qui lui sauva la vie, et ses mains ne palpent que la mort !… Ô étrange destinée de l'homme ! Ô incompréhensible providence ! Qui peut jamais se flatter de pénétrer le voile dont tu enveloppes notre nature ! On veut sonder les abîmes de l'éternité, et l'on ne trouve qu'un vide immense où s'abîment nos esprits et se perd notre raison !

Quand Louise songe que c'est pour lui avoir sauvé deux fois la vie, que c'est pour avoir bravé, pour elle, les horreurs de la contagion, que Saguima expire victime de la peste, elle ne peut plus supporter la vue des péripéties désolantes du drame qui se déroulait à ses yeux. Son âme tout entière se plongea dans la coupe d'amertume que lui présentait le cadavre de son amant. Elle appelle la mort, et la mort est sourde à ses cris. Hélas ! c'est qu'elle devait boire jusqu'à la lie dans la coupe de la désolation. Elle voit le corps inanimé de son époux, et cette vue l'agite de convulsions. Le saint missionnaire déplore l'état de cette jeune vierge, et il est ému de compassion. Sa bouche essaie des consolations, et il ne fait entendre que des soupirs.

Au milieu de cette scène muette, qui n'est interrompue que par les gémissements de la douleur, des voix d'hommes se sont fait entendre dans le bois ; deux des sauvages restés au canot viennent les avertir de se hâter, de crainte que quelques Agniers qu'ils ont vus sur la rive méridionale de la rivière ne les surprennent. On fait à la hâte une espèce de brancard de branches. Puis quand Louise vit que l'on plaçait le corps de Saguima sur ce lit de feuillage, elle reprit ses sens égarés ; et s'adressant au missionnaire qui ordonnait le départ :

— Eh bien ! oui, dit-elle, avec ce calme qui naît d'une résolution désespérée, partons. Je suis résolue à le suivre partout.

Arrivés au canot, on y dépose le cadavre de Saguima ; quelques branches de sapin y recouvrent ses restes glacés. Par un bon vent du sud-ouest on met à voile. Tout le jour et toute la nuit, à la faveur de la clarté de la lune, ils poursuivent leur route vers la mission du Lac des Deux-Montagnes.

Louise, assise à côté de Saguima, voit la reine des nuits qui semble courir sur les nuages qui roulent sous ses pieds. Les étoiles brillent de tous leurs feux, et les ondes qui les reflètent en filets d'argent jaillissent en gerbes au-devant du canot. Louise voit ce délicieux spectacle, et son cœur en est attristé, c'est qu'elle songe que Saguima ne peut plus en jouir ; et elle se couvre la tête pour ne point voir des beautés qui lui brisent le cœur.

Le lendemain, les premiers rayons du soleil dorent les pitons des deux montagnes 3, au pied duquel est la mission du père Piquet. Le canot s'arrête sur la pointe où est bâti le Séminaire de la Mission. On transporte le corps à l'église. Une foule de sauvages,

qui ont entendu vanter les exploits de Saguima, pleurent sur son trépas et l'accompagnent au temple.

Le glas solennel et lugubre, qui retentit dans les airs, vient frapper les oreilles de la veuve de Saguima ; et son cœur frissonna, en entendant ces paroles de la mort que sonne la cloche de la mission. Au saint recueillement qui règne dans l'enceinte sacrée, aux soupirs de douleur qui s'échappent du sein de tous les assistants, on reconnaît qu'un sacrifice imposant va commencer, et qu'une grande victime excite les pleurs de ceux qui l'ont connue.

L'église tendue de noir, la chaire de vérité enveloppée d'un crêpe, la voûte du temple où se reflète, en formes bizarres, la pâle lueur des cierges funèbres, présentent un spectacle douloureusement solennel, à celui qui, pour la première fois, s'y trouve appelé. Et cette cérémonie dernière fait sentir à l'homme qui veut réfléchir, que tout ne meurt pas avec le corps, et qu'il y a quelque chose qui survit à la mort.

Au milieu de la nef, sur une espèce de catafalque, s'élève le cercueil qui renferme les froides reliques du héros algonquin.

À quelques pas en arrière, une jeune vierge, le front dans la poussière, gémit sur celui qui fut son libérateur ; c'est une veuve qui prie pour son époux. Un long voile tombe jusqu'à terre, et cache au monde sa figure baignée de pleurs.

L'office des morts commence. Le saint missionnaire, d'une voix sépulcrale, entonne les chants lugubres, et les fidèles répondent en chœur. Les voûtes du temple retentissent de pieux concerts. Cette religieuse cérémonie, pleine de calme et de grandeur, donnait, à ces cantiques ainsi chantés en face de la mort, quelque chose de sublime. Et Louise croit entendre du sein de

l'autel, du fond de la bière, ces mots : « éternité ! bonheur ! » qui se mêlent aux voix des assistants. Son cœur a tressailli, car son œil a vu son époux, par-delà la lumière dans le sein de l'éternel, qui l'invitait à aller s'asseoir à ses côtés. Maintenant elle ne pleure plus. Les chants de mort n'ont plus rien de triste pour elle. Elle croit entendre les harpes d'or des chérubins qui frémissent dans la Jérusalem céleste, et dont la divine harmonie vibre dans son sein.

L'auguste cérémonie s'achève. Le funèbre convoi sort silencieusement de l'église, et s'achemine lentement vers la demeure dernière, où doivent reposer les cendres de Saguima. Louise marche à côté du cercueil, et arrive avec lui, à l'endroit destiné pour le lit de repos de Saguima. Là, le convoi s'arrête. Le prêtre dit les mots de la séparation éternelle. Puis, quand on eut descendu la bière dans la fosse, encore une fois Louise se pencha pour la voir, c'était la dernière ! Mais lorsque la première poignée de terre fut jetée, et qu'elle entendit ce son creux que la bière rendit, oh ! alors, ce fut comme le marteau sinistre qui résonna lourdement sur son cœur, comme la voix de la tombe qui tintait à ses oreilles !... Un instant encore, et tout était fini. Les longues files des assistants avaient disparu dans le vallon, la fosse était remplie et le tombeau désert... !

Vingt ans plus tard, quand je revins des guerres lointaines où ma nation avait porté la désolation et la mort, je passai sur cette même colline où nous sommes actuellement. C'était le soir, dans ce moment la lune se levait, couleur de pourpre, au-dessus du lac ; et ses faibles rayons, qui versaient une clarté douteuse à travers les arbres, me firent voir une petite tombe sur laquelle se ba-

lançait un saule pleureur, dont les pendantes branches recouvraient l'asile de la mort.

Je descendis dans la vallée, pensif et rêveur ; et quand je demandai, au village, quelle était cette tombe ? On me répondit :

C'est la pierre de Louise.Voilà tout ce que j'en pus apprendre, car c'était tout ce que l'on en savait.

Longtemps après, j'appris, d'un vieil Huron qui revenait des voyages, que là avaient été enterrés deux amants, deux époux malheureux. Il me dit aussi qu'ils avaient échappé au massacre d'un parti d'Algonquins au Lac Nipissing ; que leurs noms étaient Saguima et Louise Chawinikisique. Alors il me sembla que je me rappelais ces événements d'autrefois ; et lorsque le vieil Huron m'eut raconté l'histoire de leurs infortunes, mon cœur soupira et un souvenir d'une ancienne passion vint aussi traverser ma pensée…

Le lendemain, je revis et le saule et la tombe et la pierre ; mais le tronc de l'arbre était brisé et la terre avait été fouillée autour de la tombe. Je mouillai d'une larme le gazon flétri, sous lequel reposaient ces deux enfants des déserts… Maintenant il ne reste plus que la pierre qui ne présente qu'une masse informe, telle que vous la voyez aujourd'hui, sur laquelle quelquefois le voyageur s'arrête, sans savoir ce qu'il foule !…

L'homme à la peau de buffle s'était arrêté. Calme et silencieux, il semblait de son regard d'aigle sonder les replis de ma pensée. L'expression de sa physionomie avait quelque chose de terrible. Son récit avait animé la fierté de ses traits ; et dans ce moment, sa figure reflétait tout un souvenir d'homme.

— Et le vieux de la forêt, lui demandai-je, que devint-il ?

— Je ne sais.

— Et le père Piquet ?

— Je ne sais.

— Et Canatagayon ?

— Canatagayon ! reprit-il, en me fixant avec une mâle expression d'orgueil, et en relevant de sa main la mèche de cheveux qui retombait sur son front, où s'épanouissait toute une vie de gloire : « Canatagayon ! C'est moi ! »

q

1.Extrait du réquisitoire du procureur du roi : – Je requiers pour le roi que Jean Baptiste Goyer dit Bélisle soit déclaré duement atteint et convaincu d'avoir de dessein prémédité assassiné le dit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteau, et d'avoir pareillement assassiné la dite Marie Anne Bastien, l'épouse du dit Fabre, à coups de bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison ; pour réparation de quoi il soit condamné avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs sur un échafaud qui, pour cet effet, sera dressé en la place du marché de cette ville, à midi ; ensuite sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jours, le dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire ; ce fait, son corps mort, porté par l'exécuteur de la haute justice sur le grand chemin qui est entre la maison où demeurait le dit accusé et celle qu'occupaient les dits défunts Favre et sa femme ; les biens du dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendra sur

iceux, ou à ceux non sujets à confiscation, préalablement pris la somme de trois cents livres d'amende, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de sa majesté.

1.À l'extrémité nord-ouest de l'île de Montréal. (Toutes les notes sont de John Hare.)

2.Chawinikisique signifie le jour qui se lève. On l'appelait ainsi parce qu'elle était belle comme l'aurore.

3.Le mocassine ou mocassin est la chaussure des Amérindiens, en cuir très souple.

4.La rivière des Outaouais.

1.Il s'agit probablement d'un lynx.

2.François Piquet (1708-1781), prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, né en France, est venu au Canada en 1734. En 1760, il retourne en France.

3.À Oka, village situé à la sortie du lac des Deux-Montagnes.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/boucherville_georges_boucher_de_-_la_tour_de_trafalgar/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.